

Élisabeth Décultot

Johann Joachim Winckelmann

Enquête sur la genèse
de l'histoire de l'art



Perspectives germaniques

puf

Au nom de Winckelmann (1717-1768) sont ordinairement associés deux mythes fondateurs : dans l'ordre épistémologique, la naissance de l'histoire de l'art, dans celui du goût, la redécouverte du paradigme grec au siècle des Lumières. Pour ces deux domaines, il est admis qu'il marque une rupture. Là où, avant lui, les savants n'étaient parvenus qu'à livrer un panorama éclectique des arts au pluriel, Winckelmann dresserait pour la première fois une histoire de l'art au singulier. Là où antiquaires et auteurs de *Vies* d'artistes s'étaient perdus dans un chaos de données anecdotiques, il esquisserait en pionnier une épopée cohérente de l'art antique, une fresque exhaustive de ses territoires, de ses cycles et de ses styles. Qu'en est-il réellement de ces ruptures ? Pour répondre à cette question, le présent ouvrage se propose, contrairement à l'habitude, d'interroger non pas l'aval de son œuvre, mais l'amont. L'occasion de cette enquête a été fournie par un fonds d'archives encore quasiment inexploité : ses recueils de notes de lecture, vaste bibliothèque privée, portable et manuscrite, qui ne le quittait jamais. Ces cahiers éclairent son activité de lecteur, bien sûr, mais aussi son travail d'écriture. Consulter ces manuscrits, c'est pénétrer dans l'atelier de l'écrivain. C'est suivre pas à pas l'élaboration de sa culture, tracer la carte très précise de ses savoirs, analyser le jeu d'emprunt et d'invention qui préside à la rédaction de ses ouvrages. C'est aussi corriger bien des filiations mythiques. A l'intersection exacte des œuvres lues et de l'œuvre à venir, la présente étude jette donc un jour nouveau sur la genèse de l'histoire de l'art.

Élisabeth Décultot, ancienne élève de l'ENS, est chargée de recherche au CNRS et chargée de conférences à l'EPHE. Elle a publié en particulier *Peindre le paysage. Discours critique et renouveau pictural dans le romantisme allemand* (Tusson, Du Lérot, 1996), et édité *Écrire l'histoire de l'art : France-Allemagne, 1750-1920* (n° 13 de la *Revue germanique internationale*, PUF, janvier 2000).



www.puf.com

22416711 / 10 / 00

158 FF

ISBN 2 13 051037 X

ISSN 1264-2010

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2000, octobre

© Presses Universitaires de France, 2000
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

SOMMAIRE

Introduction. Le mythe winckelmannien

Première partie. Le culte du livre

Chapitre I. La lecture comme écriture de soi

Les deux cultures winckelmanniennes du livre

Pourquoi copier ?

Les bibliothèques allemandes à l'époque des Lumières

Winckelmann et les bibliothèques : évolution du rapport aux imprimés

Le pèlerinage vers le livre

Bouleversement du modèle érudit : le départ à Rome en 1755

La rupture de Nöthnitz

L'éveil du scepticisme livresque : la *Reichshistorie* du comte de Büнау et le catalogue Francke

Chapitre II. Lire, copier, écrire

Apprendre à lire

Brève histoire de l'extrait à l'époque moderne

Un copiste moderne ?

Copier

Ecrire

L'œuvre inachevée

Montaigne comme maître de lecture

La citation au risque de l'auteur

La longue chaîne de la compilation

L'art de l'extrait et ses implications épistémologiques

Chapitre III. Du *polyhistor* à l'homme de lettres. La recherche d'un nouveau modèle intellectuel

Winckelmann *polyhistor*

Le modèle de l'*historia litteraria*

La quête de l'éloquence. La littérature moderne comme école d'écriture

Un modèle sociologique nouveau

La réception de la *Geschichte der Kunst des Altertums* en France et en Allemagne

Deuxième partie. L'antinomie première : Antiquité-Modernité

Chapitre I. Winckelmann, Ancien conséquent ou Moderne refoulé ? La genèse des *Gedanken über die Nachahmung* et la Querelle des Anciens et des Modernes

La Querelle des Anciens et des Modernes et l'ordre des lectures de Winckelmann

Structure de l'œuvre, structure de la Querelle : les *Gedanken* et leurs compléments de 1756

Historicité. Normativité. Les lectures de Winckelmann et l'ordre théorique des *Gedanken*

Chapitre II. Ce qu'imiter veut dire

Peindre, écrire

L'imitation dans la bibliothèque manuscrite de Winckelmann

De la bibliothèque au texte : naissance d'une esthétique néo-classique de l'imitation

L'imitation entre retour à l'origine et conquête de l'originalité

La nécessité de « l'esthétique »

Troisième partie. Pourquoi la Grèce ?

Chapitre I. Etat des lieux. La Grèce dans l'ordre des savoirs au début du XVIIIe siècle

La quête de l'origine

Le déclin des études grecques en Allemagne

La Grèce comme sujet historiographique au début du XVIIIe siècle

La notion d'art grec

L'individuation winckelmannienne de la Grèce : éléments d'une enquête archéologique

L'art grec et l'art romain dans la *Geschichte der Kunst*

L'Angleterre et l'originalité grecque

L'utopie grecque contre le voyage en Grèce

Chapitre II. La construction d'une nation grecque

Essai de nomenclature identitaire. La liberté

Les lois de Montesquieu

La nature grecque

Déterminisme politique ou déterminisme climatique ?

La théorie des climats. Winckelmann lecteur de Du Bos, ou comment l'on retourne un auteur contre lui-même

Le sang grec

Linéaments d'une ethnologie de l'art. La *Geschichte der Kunst* entre verticalité et transversalité des cultures

L'autarcie grecque

Ethnologie verticale contre ethnologie transversale. Winckelmann, Caylus et Mariette

La critique de Herder

Chapitre III. Les métamorphoses de la liberté grecque

Liberté grecque et liberté anglaise

Les incarnations modernes de l'antinomie liberté-tyrannie

Traduction esthétique d'une antinomie politique : art grec-art baroque

La France et la Grèce

Le territoire grec et le territoire allemand

Les ambiguïtés du paradigme grec

Quatrième partie. Faire de l'art le sujet d'une histoire

Chapitre I. Winckelmann naturaliste. L'histoire naturelle et la naissance de l'histoire de l'art

Art et sciences dans l'ordre des savoirs

De l'histoire naturelle au cabinet de curiosités

L'ordre étymologique de la nature : l'histoire naturelle et la tradition écrite

Les sciences selon Winckelmann

De l'histoire naturelle à l'histoire de l'art

Qu'est-ce que voir ? L'histoire naturelle et l'exploration de l'œil

Chapitre II. Le texte et le monument. Winckelmann entre philologie et archéologie

La transaction antiquaire

Lire *versus* voir

Variations sur un *topos* de la tradition antiquaire

Winckelmann et Caylus. Limites et transgression du paradigme antiquaire

Lire un monument, lire un texte. Rémanences philologiques au cœur de l'archéologie

Les statues restaurées. Herméneutique du texte et herméneutique de l'objet

L'image et le texte. La question des illustrations

L'art vu par un philologue

Effets de réception

Chapitre III. L'itinéraire d'un historien

Première étape : le modèle de la *Reichshistorie*

L'*historia* grecque

Le choix des mots. *Geschichte* contre *Historie*

L'histoire universelle et la Querelle des Anciens et des Modernes

Le choix de l'histoire culturelle

Les récits de voyage

Chapitre IV. Comment l'art devint le sujet d'un histoire

De deux contre-modèles : la tradition des vies d'artistes et la tradition antiquaire

La nécessité de l'histoire de l'art

Le modèle de Voltaire

L'art et l'histoire. Radioscopie d'une tension

La réception de la *Geschichte der Kunst*. Herder et la « philosophie » winckelmannienne de l'histoire

Le style de l'histoire

Où l'on retrouve l'*Historie*

Qui a droit au discours sur l'art et sur l'antique ? La querelle des généralistes et des spécialistes

Le cheval de Marc Aurèle

Conclusion. Imiter pour devenir inimitable, traduire pour devenir intraduisible. La dialectique winckelmannienne de la copie et de l'originalité

Winckelmann et l'invention du vocabulaire du classicisme allemand

Dans l'interstice des classicismes européens

Annexe i. Pourquoi un fonds Winckelmann à Paris ? Notice sur l'histoire des papiers Winckelmann

Annexe ii. Repères biographiques avec une concordance entre les titres allemands et les titres français des ouvrages de Winckelmann

bibliographie

Liste des abréviations

table des illustrations

index

INTRODUCTION

LE MYTHE WINCKELMANNIEN

Quelques ouvrages ont déjà paru sous le titre d'histoire de l'art. Mais l'art n'y a que peu de part, car leurs auteurs ne se sont pas suffisamment familiarisés avec lui et ne pouvaient par conséquent rien livrer qu'ils ne tinsent des livres ou qu'ils n'eussent appris par oui-dire¹.

C'est en ces termes que Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), faisant table rase des travaux antérieurs, présente en 1764 sa *Geschichte der Kunst des Altertums* (*Histoire de l'art dans l'Antiquité*). Placée au seuil de son ouvrage, cette profession de radicale modernité est, chez lui, pose familière. Pour sa première œuvre, les *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke* (*Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques*), il notait déjà en 1755 : « Mon intention était de ne rien écrire qui eût déjà été écrit, de produire quelque chose qui pût ressembler à un original »². Winckelmann, donc, se veut un point d'origine. Ecrivain exercé à façonner son image, il n'a eu de cesse de présenter son œuvre comme fondatrice.

La tradition savante n'a pas tardé à le suivre. A partir de sa mort, en 1768, sa figure se trouve peu à peu investie d'une puissante charge mythique. Le mythe winckelmannien s'alimente à deux sources. La première est d'ordre spécifiquement esthétique. Winckelmann est perçu comme l'instigateur d'une réforme du goût, indiquée en substance dès l'exergue des *Gedanken* : il faut imiter les Grecs. En d'autres termes, et pour reprendre l'expression de Goethe, il a été le « Christophe Colomb » de la Grèce³. La seconde est d'ordre épistémologique. Avec la *Geschichte der Kunst des Altertums*, Winckelmann se fait l'inventeur d'une discipline nouvelle : l'histoire de l'art. Dès 1797, Friedrich Schlegel érige ses ouvrages en « purs chefs-d'œuvre de la science historique », suivi, quelques années plus tard, par Schelling qui fait de lui l'architecte titanesque d'un monument posé en

¹ GdK, p. 9-10 (toutes les traductions sont, sauf indication contraire, de notre main).

² WB 110, lettre à Uden, 3 juin 1755, vol. 1, p. 171.

³ L'exergue des *Gedanken* est tirée d'Horace, *De arte poetica*, 268-69 : « Vos exemplaria Græca / Nocturna versate manu, versate diurna » ; J. W. Goethe, Winckelmann, in : J. W. Goethe, 1805, reproduit in : HA, vol. 12, p. 110.

plein désert scientifique : la science de l'Antiquité⁴. Certes, dès le XVIII^e siècle, tous ses lecteurs, ou presque, ont noté l'allure singulièrement anhistorique de cette histoire, à mi-chemin entre l'esthétique prescriptive et le tableau diachronique. Sous le titre d'histoire se cache selon Herder une « métaphysique du beau », derrière le panorama diachronique, une théorie normative — un constat qui a même conduit à des jugements plus acerbes⁵. Pourtant, même parmi ses détracteurs, il ne se trouve personne pour lui contester ce rôle fondateur. Les critiques les plus violentes ont cet effet étrange de prouver, par leur virulence même, la puissance de l'objet qu'elles entendent détruire.

Diffusé dès la fin du XVIII^e siècle dans l'Europe entière, ce mythe winckelmannien revêt dans l'Allemagne du XIX^e siècle une dimension nationale forte. Il y va tout d'abord de la paternité d'une discipline universitaire pionnière en Europe : la *Kunstgeschichte*. De façon significative, c'est à Winckelmann que Carl Justi, l'un des premiers représentants institutionnels de cette discipline, consacre en 1866-72 une biographie monumentale : *Winckelmann und seine Zeitgenossen* (*Winckelmann et ses contemporains*)⁶. L'entreprise est hautement symbolique. Dresser ce monument à la mémoire de Winckelmann, c'est revendiquer pour l'Allemagne l'origine de l'histoire de l'art et, par là-même, asseoir la légitimité institutionnelle d'une science encore neuve à l'université. « L'étude historique des œuvres d'art antiques, tradition que Winckelmann a fondée, est restée jusqu'à une date récente un domaine limité à la science allemande, souligne Justi dans le dernier volume. L'Italie, qui seule compte à côté de l'Allemagne, ne connaît que la tradition antiquaire de l'interprétation. Tout le reste n'est que le pâle reflet de travaux allemands »⁷. Mais la figure de Winckelmann intéresse aussi une autre branche maîtresse de l'université allemande : la germanistique. C'est que l'historien d'art Winckelmann a également compté parmi les plus grands écrivains du XVIII^e siècle. Pour l'histoire de la littérature allemande, qui se

⁴ Fr. Schlegel, *Über das Studium der Griechischen Poesie*, in : Fr. Schlegel, 1958 sq., vol. 1, p. 365 ; F. W. J. Schelling, *Über das Verhältnis der bildenden Künste zur Natur*, in : F. W. J. Schelling, 1927 sq., vol. 3, compl., p. 396-398. Pour la consécration du rôle fondateur de l'historien Winckelmann, cf. par exemple : Fr. X. von Wegele, 1885, p. 682 ; Ed. Fueter, 1936, p. 389-393 ; W. Waetzoldt, 1921 ; J. Rüsen, 1976, p. 88-95.

⁵ J. G. Herder, *Kritische Wälder. Erstes Wäldchen*, in : J. G. Herder, 1993, p. 63-245, ici p. 66 (1^{ère} édition : 1769). Nous revenons sur la réception de Winckelmann dans notre part. III, chap. 2 ainsi que dans notre part. IV, chap. 4.

⁶ C'est le titre donné à l'ouvrage à partir de la seconde édition (1898). Dans la première, le titre portait : *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen* (3 vol., Leipzig 1866-1872). C. Justi occupe la chaire d'histoire de l'art de Bonn à partir de 1872, comme successeur d'Anton Springer.

⁷ C. Justi, 1898, vol. 3, p. 220. Ces thèses se trouvent également présentées in : C. Justi, 1866, p. 136-137.

constitue en discipline académique au cours du XIX^e siècle, il représente donc un enjeu crucial. Dès 1805, Goethe érige son « siècle » en un moment historique singulier. C'est autour de lui qu'il entame symboliquement une vaste entreprise de philologie moderne, en suscitant en 1808 l'édition de ses œuvres complètes⁸. Très vite, dans les histoires de la littérature allemande qui paraissent au XIX^e siècle, Winckelmann est présenté comme l'initiateur d'un moment majeur de l'identité littéraire nationale, une période d'efflorescence singulière significativement qualifiée de « classique »⁹. De façon caractéristique, le classicisme de Walther Rehm, dans *Griechentum und Goethezeit (Grécité et époque goethéenne)* commence avec Winckelmann et s'arrête avec Hölderlin¹⁰.

Si la recherche contemporaine a depuis longtemps abandonné ce ton apologétique, elle semble avoir néanmoins quelque difficulté à soulager totalement cette figure de la charge mythique qui traditionnellement l'encombre. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les représentants modernes de la *Kunstgeschichte* s'accordent généralement à reconnaître à l'auteur de la *Geschichte der Kunst* un rôle véritablement pionnier dans leur discipline¹¹. Actuellement encore, les études winckelmanniennes placent volontiers leur centre de gravité en aval de son œuvre, du côté de sa postérité — confortant par là presque mécaniquement la thèse d'une rupture épistémologique¹². Au nom de Winckelmann continuent donc d'être associés deux mythes fondateurs : dans l'ordre des savoirs, la naissance de l'histoire de l'art, dans celui du goût, la redécouverte du paradigme grec au siècle des Lumières.

Qu'en est-il réellement de ces deux ruptures ? Winckelmann est-il cet historien de l'art radicalement moderne et premier tenant du titre que nous décrit la tradition ? En quoi sa vision de la Grèce introduit-elle un changement de paradigme ? Pour répondre à ces questions, le présent ouvrage se propose, contre une habitude initiée par Winckelmann lui-même,

⁸ J. W. Goethe, éd., *Winckelmann und sein Jahrhundert. In Briefen und Aufsätzen*, Tübingen 1805 ; J. J. Winckelmann, *Werke*, éd. par Carl Ludwig Fernow, continué par Heinrich Meyer et Johann Schulze, 8 vol., Dresde 1808-1820. Dans la préface du premier volume — le seul que C. L. Fernow publia en raison de sa mort prématurée —, ce dernier désigne explicitement Goethe comme l'instigateur de cette édition.

⁹ Pour une histoire du concept de *deutsche Klassik* en rapport à Winckelmann, cf. notre conclusion.

¹⁰ W. Rehm, 1936.

¹¹ C'est notamment le cas dans toutes les histoires de l'histoire de l'art qui paraissent en Allemagne (cf. par exemple : U. Kultermann, 1966, p. 53-62). Pour les jugements contemporains, nous ne citerons, au milieu de nombreux exemples, que : W. Lepenies, 1988 et H. von Einem, 1986.

¹² Ainsi, en choisissant de s'intéresser à la *réception* de Winckelmann dans l'historiographie allemande, H. C. Seeba entérine malgré lui, par son orientation chronologique même, le principe d'un changement de paradigme (cf. H. C. Seeba, 1982 et *id.*, 1986).

d'interroger non pas l'aval de son œuvre, mais l'amont. L'occasion de cette enquête a été fournie par un fonds d'archives d'une richesse rare et encore quasiment inexploitée : ses cahiers d'extraits (*excerpta*). Selon une coutume érudite ancienne, Winckelmann avait en effet pris l'habitude de consigner par écrit des passages entiers de ses lectures, constituant par là une vaste bibliothèque privée, portable et manuscrite qui ne le quittait jamais. Le résultat de ce minutieux travail de compilation figure dans quelque 7 500 pages d'une écriture serrée, conservées pour l'essentiel au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris, et, pour une partie mineure, dans quelques autres villes européennes¹³. Ces recueils d'extraits sont une source d'une remarquable fécondité. Ils éclairent deux aspects majeurs de l'activité intellectuelle de Winckelmann : son activité de lecteur, bien sûr, mais aussi son travail d'écriture. Ils indiquent l'ambition créatrice en même temps que sa généalogie, la visée du savoir en même temps que son archéologie. Dans l'ordre de la lecture, tout d'abord, ils offrent l'occasion unique d'étudier la constitution de la culture de Winckelmann, de l'embrasser dans toute son étendue, de suivre avec une rare précision l'élaboration de ses références littéraires, artistiques, archéologiques et historiques. Dans l'ordre de l'écriture, ensuite, ils fournissent non seulement la substance, mais aussi la méthode de ses ouvrages. Consulter les cahiers d'extraits, c'est pénétrer dans l'atelier de l'écrivain, ou plutôt contempler les outils accrochés au dessus de l'établi, les planches avant assemblage. Les extraits sont en quelque sorte l'alphabet brut de l'œuvre, que l'auteur organise ensuite en syllabes puis en mots. Points de jonction permanents entre l'œuvre lue et l'œuvre à écrire, ils illustrent dans un surprenant raccourci le rapport dialectique entre l'assimilation du savoir et sa production.

Qu'il nous soit permis, avant d'entamer cette enquête sur Winckelmann, de placer ici un plaidoyer général en faveur de l'étude de ces recueils de lectures. S'il est d'une exceptionnelle richesse, le fonds Winckelmann n'est nullement unique. Montesquieu, Jean Paul, Herder, pour ne citer que quelques noms célèbres dans l'Europe littéraire du XVIII^e siècle, ont eux aussi rédigé des cahiers d'extraits — qui n'ont donné lieu qu'à une exploitation embryonnaire¹⁴. A cette carence, de multiples raisons, que nous tenterons d'analyser plus tard¹⁵. Contentons-nous pour l'heure d'évoquer le tabou qui pèse sur la notion de compilation, dans un espace littéraire traditionnellement attaché à une représentation simple de « l'originalité », et

¹³ Pour l'histoire de ces manuscrits, cf. notre annexe I.

¹⁴ Pour Montesquieu, cf. L. Desgraves et C. Volpilhac-Augier, 1999 ; C. Volpilhac-Augier, 1999 (1). Pour Jean Paul, cf. G. Müller, 1988. Pour J. G. Herder, cf. Hans Dietrich Irmscher et Emil Adler, *Der handschriftliche Nachlaß Johann Gottfried Herders. Katalog*, Wiesbaden 1979.

¹⁵ Cf. notre conclusion.

la menace conjointe que ce genre de manuscrits, témoin d'une activité de copie et d'emprunt, fait en apparence peser sur la figure de l'auteur. Pénétrer dans ces recueils, c'est prendre le risque de devoir assigner le discours que l'on croyait singulier à une multitude d'autres auteurs, de voir l'originalité présumée d'une pensée subitement réduite au statut d'imitation. Loin de consolider la figure de l'auteur, comme le font habituellement les brouillons d'une œuvre, les recueils d'extraits dissolvent ses contours.

Le silence du discours savant, pourtant, ne laisse de surprendre. Au moment où il est convenu de considérer tout texte comme l'écho de ceux qui l'ont précédé, de percevoir en chaque œuvre l'infinie rumeur des œuvres antérieures, l'étude des cahiers d'extraits apporte au principe « d'intertextualité » un fondement d'une incomparable solidité. Contre le recours indistinct à la catégorie vague de « l'influence », ces recueils de lecture permettent de tracer la carte très exacte des savoirs d'un auteur, d'en relever les reliefs, les creux et les plats avec une précision inégalée — et de corriger par là bien des filiations mythiques¹⁶. Mais le gain n'est pas seulement de rigueur et de sûreté dans l'analyse des sources. Il est aussi, et plus généralement, d'intelligence dans la genèse de l'œuvre, de clarté quant au lent processus qui relie la lecture à l'écriture. Nichés dans l'interstice qui sépare la culture de départ de l'ouvrage d'arrivée, ces cahiers entretiennent avec l'un et l'autre de ces deux pôles — l'économie des savoirs d'une époque et la production personnelle finale — un rapport ambigu de spécularité et de contraste. De la géographie globale des connaissances propre à un moment historique donné, ils portent bien sûr l'empreinte. Cependant, par la marque spécifique que leur appose le copiste, par l'ordre nouveau que ce dernier impose aux textes lus en les triant et en les élaguant, ce corpus d'extraits se détache très vite du panorama dont il est issu. Toute bibliothèque manuscrite possède avec l'ordre des sciences qui l'a vu naître une relation de filiation biaisée, un rapport d'adhésion et de distance, d'écart et de mimétisme. C'est à ce décalage entre la carte externe des savoirs et l'ordre interne des lectures, à cet incessant balancement entre reproduction fidèle et recomposition propre que se mesure le premier effort de création. Mais l'intérêt de ce corpus n'est pas seulement dans l'écart qui le sépare des modèles épistémologiques externes, dans sa distance aux tracés des savoirs du moment. Il est également dans un autre décalage, interne, celui-ci, à l'univers de l'écrivain-copiste. Si l'auteur puise en effet dans ses notes de lecture pour sa propre production, il est rare qu'il les réutilise sans les infléchir. Il cite, certes, mais plus souvent encore, il détourne, censure, abandonne, travestit et modifie. Autrement dit, de la lecture à l'écriture, il n'y a pas de rapport mécanique.

¹⁶ La consultation des notes de lecture de Winckelmann nous a ainsi permis de modifier quelques jugements généralement admis sur son rapport à la littérature française du siècle classique (cf. notre part. I, chap. 3), sur l'origine de sa théorie des climats (cf. notre part. III, chap. 2), sur sa conception de l'écriture historique (cf. notre part. IV, chap. 3 et 4), etc.

L'écrivain fait de la profusion des citations glanées, de la masse des extraits amoncelés, un usage sélectif et dialectique. Étudier ce jeu d'occultation, de transformation et d'exhibition des sources, analyser ce travail de filtrage et de réorganisation, c'est aller aux fondements même de l'invention intellectuelle.

PREMIERE PARTIE

LE CULTE DU LIVRE

CHAPITRE I

LA LECTURE COMME ECRITURE DE SOI

Sa vie durant, Winckelmann entretient un rapport véritablement existentiel aux livres, non seulement à ceux qu'il écrit, mais aussi, et peut-être plus encore, à ceux qu'il lit. A Savignano, en Italie, se trouve un cahier intitulé *Collectanea zu meinem Leben* (*Extraits concernant ma vie*), sorte d'autobiographie indirecte, dans laquelle, un an avant sa mort violente, en 1767, l'écrivain retrace son existence à l'aide de citations tirées d'Aristote, Galien, Sophocle, Plutarque, etc. Winckelmann emprunte ici les mots des autres pour décrire sa propre vie. C'est à Ovide qu'il confie le soin de dire l'indigence de sa jeunesse : « Ma vie a été marquée au sceau de la dureté » ; pour évoquer ses errances de voyageur entre la Prusse, la Saxe et l'Italie, il fait parler Salluste : « traverser la vie comme des pèlerins » ; pour décrire son acharnement au travail, il se réfère à Aristote : « commencer, dit-on, c'est avoir déjà accompli la moitié de la tâche »¹. Certes, l'usage du livre comme projection de soi est un fait ordinaire de la psychologie littéraire. Mais, d'habitude, c'est l'écriture, la production personnelle du texte que les écrivains envisagent comme miroir d'eux-mêmes. Or, pour Winckelmann, la lecture d'ouvrages étrangers est déjà en elle-même autobiographie. Comme le montre ce singulier cahier d'extraits, elle est, au sens propre, écriture de soi.

Si Winckelmann résume son existence *par* ces lectures étrangères, on peut dire aussi qu'il la résume *à* ces lectures. Ces extraits ne fournissent pas seulement les mots qui disent sa vie, ils *sont* sa vie même. Dans l'inventaire de ces collectanées, Winckelmann en effet passe en revue tous les auteurs qui ont marqué sa vie intellectuelle. Pour rédiger ces feuillets, il a dû compiler la volumineuse somme de sa « bibliothèque privée », faite d'extraits de livres recopiés. Ces soixante-sept citations sont en quelque

¹ Le manuscrit des *Collectanea zu meinem Leben*, qui se trouve à la bibliothèque de la Rubiconia Accademia dei Filopatridi, à Savignano sul Rubicone en Italie, a été édité in : WB, vol. 4, p. 154-163, ici n° 1, 52, 62 (en latin et en grec). Nous ne spécifions la langue de l'extrait ou du texte rédigé par Winckelmann que lorsqu'il ne s'agit pas de l'allemand. Toutes les citations sont traduites par nos soins.

sorte une compilation de ses propres compilations, la quintessence d'années de lecture, le testament d'un écrivain-copiste. L'extrait prend ici son sens le plus chimique : il est la substance concentrée d'une vie de lectures, le précipité de cette bibliothèque manuscrite.

Plus encore, ce cahier illustre le rapport quasi religieux que Winckelmann entretient à la lecture. S'il affirme lire assidûment la Bible, l'écrivain n'en a en tout cas pas laissé de traces manuscrites. En revanche, c'est bien un modèle religieux de commerce avec les textes qu'il applique à ses lectures profanes. De même que, dans une tradition chrétienne ancienne, particulièrement pratiquée par les piétistes, le croyant est invité à extraire de la Bible quelques sentences marquantes, les *Losungen*, qui font la matière de ses méditations, de même Winckelmann tire de ses auteurs anciens des sentences qu'il érige en emblèmes et rumine interminablement, comme un moine ses apophtegmes². En d'autres termes, il projette sur des auteurs pour la plupart pré-chrétiens une technique de lecture directement issue de son éducation protestante et de sa formation théologique. Ce substrat religieux, consubstantiel à sa méthode de lecture, se lit jusque dans la nature des textes compilés dans ce cahier. C'est bien de paraboles qu'il s'agit ici, c'est-à-dire d'adages ou d'anecdotes qui n'ont qu'un rapport éminemment métaphorique à la biographie réelle de l'écrivain. Ces *Collectanea zu meinem Leben* résument de façon exemplaire ce que les lectures de Winckelmann sont en général et par principe : le résultat d'une tradition protestante sécularisée. Le culte du livre tient chez lui beaucoup de la culture luthérienne de la Bible.

Les deux cultures winckelmanniennes du livre

Si, donc, le livre occupe une place centrale dans sa vie, encore faut-il savoir de quel livre il s'agit véritablement. En effet, il existe manifestement deux types de livres pour Winckelmann, dotés chacun d'un statut intellectuel et affectif très différent : le livre imprimé des bibliothèques, objet anonyme et public, rangé dans des rayons accessibles au grand nombre, et le livre recopié de sa propre main, dont les passages compilés ont trouvé place dans ses cahiers d'extraits.

Tout, dans la constitution des cahiers d'extraits, indique que l'écrivain accordait à ces derniers une importance singulière. « Je les ai rédigés très proprement et les tiens pour un précieux trésor », annonce-t-il à son ami Hieronymus Dieterich Berendis, le témoin privilégié de son activité compilatoire en Allemagne³. Ces recueils sont organisés comme de

² Pour expliquer ce rapport winckelmannien au livre, Wolfgang Schadewalt insiste à juste titre sur l'importance de la pratique piétiste de la lecture biblique chez Spener, K. H. von Bogatzky et chez le comte de Zinzendorf. Cf. W. Schadewaldt, 1960, p. 653 sq.

³ WB 98, lettre à Berendis, 6 juil. 1754, vol. 1, p. 142.

véritables livres. Dans beaucoup d'entre eux, Winckelmann prend soin de noter en-dessous de la dernière ligne les premières syllabes du mot de la page suivante, conformément aux règles typographiques de l'époque. Il reporte scrupuleusement les notes infrapaginales en bas de chaque extrait, élabore un système de renvoi alphabétique dans la marge, redessine, en cas de besoin, les lettres effacées, autant de signes sûrs d'une application minutieuse et d'une utilisation fréquente. Fier de son travail, il envoie fréquemment des volumes d'extraits à quelque ami dépourvu de bibliothèque, mais s'inquiète dès que ses précieux carnets tardent à revenir⁴. Ces cahiers constituent la pièce maîtresse de son déménagement à Rome.

Cette activité compilatoire — apprise et pratiquée selon des règles très précises, nous le verrons — accompagne avec une remarquable constance toute son existence. A chaque étape biographique, ce corpus s'accroît. Si Winckelmann s'est indubitablement familiarisé avec cette technique dès le collège de Stendal et de Berlin, les traces les plus anciennes de ce travail ne datent cependant que de son séjour à Halle (1738-1740). Etudiant à l'université, Winckelmann compile des extraits de littérature grecque, son domaine de prédilection, ainsi que des ouvrages d'histoire. Les séjours suivants à Osterburg, Iéna, Hadmersleben et surtout à Seehausen, où il enseigne pendant cinq ans (1743-1748), témoignent d'un appétit de lecture insatiable. Mais c'est avant tout à Nöthnitz, dans la bibliothèque du comte de Büнау (1748-1754), que ce corpus manuscrit connaît un accroissement brutal. De trois à sept heures du matin, Winckelmann se consacre avec fébrilité, et jusqu'à épuisement total, à son activité favorite : l'enrichissement de ses cahiers d'extraits⁵. Ses notes embrassent la quasi-totalité du champ du savoir, avec néanmoins quelques points forts : la littérature grecque et, subsidiairement, la littérature latine, l'archéologie, l'histoire ancienne et moderne, la littérature européenne moderne, à l'exception remarquable de la littérature allemande, les récits de voyage et, enfin, les sciences naturelles. C'est de la période Seehausen-Nöthnitz que datent la majorité des cahiers conservés.

Contrairement à une idée répandue, l'installation à Rome n'interrompt cependant nullement cette activité de lecture⁶. Elle introduit

⁴ *Ibid.*, p. 142 ; WB 105 et 107, lettres à Berendis, 19 déc. 1754 et 23 janv. 1755, p. 160, 164. Johann Gottlieb Paalzow (1709-1792), directeur du collège de Seehausen à partir de 1739, souligne la « grande adresse de Winckelmann dans l'art de l'extrait » (J. G. Paalzow, in : WB 111, vol. 4, p. 187).

⁵ Cf. WB 58, 65 et 80, lettres à Konrad Friedrich Uden, 14 sept. 1748, 7 déc. 1749 et 9 nov. 1751, vol. 1, p. 87, 107, 94. A la fin de son séjour dans cette bibliothèque, il écrit à Berendis : « Mes extraits ont pris une tout autre allure, ils ont beaucoup augmenté » (WB 98, 6 juil. 1754, vol. 1, p. 142).

⁶ La datation des extraits de Winckelmann n'est pas toujours aisée. Rares sont les cahiers où figure une date explicite de rédaction. La plupart du temps cependant, il est possible de

plutôt un déplacement d'accent et de méthode. Winckelmann continue d'accroître son trésor, mais restreint désormais le champ thématique de ses extraits aux domaines directement utiles à ses travaux : la littérature et l'art antiques, pour l'essentiel. Sur le plan technique, un clivage net se dessine entre la phase allemande et la phase italienne de cette activité compilatoire. En Allemagne, tout dans l'organisation physique des recueils (repères dans la marge, mots fréquemment retracés, citations soulignées) traduit une révérence primordiale envers le texte lu, un souci de le reproduire dans le strict respect de sa cohérence initiale. Dans le geste de Winckelmann copiste subsiste quelque chose d'un acquiescement pré-moderne à l'autorité du texte. En Italie, les extraits se font plus courts et plus ciblés. Désormais, cet arsenal de notes vise moins la *reproduction* massive de connaissances que la *production* autonome d'un discours propre. De lecteur « pieux », Winckelmann devient un lecteur-écrivain.

L'organisation interne de ses extraits jette sur cette métamorphose une lumière significative⁷. Pendant la première partie de son séjour en Allemagne, Winckelmann aligne ses notes sans aucun ordre précis. Ses recueils les plus anciens font figure d'entrepôts bigarrés où se superposent les chantiers de lecture les plus divers : auteurs modernes et auteurs anciens, récits de voyage et dictionnaires, ouvrages d'histoire et de médecine, de littérature et de géographie⁸. Tout se passe comme si, entraîné par un appétit universel de connaissances, Winckelmann avait amassé ses extraits selon la chronologie aléatoire de ses lectures. Ce n'est qu'aux alentours de 1750, lorsque naît le projet des *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke*, son premier ouvrage publié, que commencent à émerger quelques grands ensembles dans cette bibliothèque manuscrite. Désormais, il consacre des cahiers spécifiques à l'art antique ou moderne, aux sciences naturelles, etc.⁹ Ainsi, cette bibliothèque privée illustre une règle fondamentale du travail winckelmannien d'écriture : l'organisation des lectures est déjà en soi un début de création. La genèse de la *Geschichte der*

distinguer au moins grossièrement les extraits rédigés en Allemagne de ceux rédigés en Italie grâce à l'examen de la qualité du papier et surtout des filigranes. En Allemagne, Winckelmann utilisait fréquemment un papier à filigrane hollandais (dont la contremarque est I Villandry). Nous remercions particulièrement Madame Marianne Bockelkamp pour l'aide précieuse qu'elle nous a fournie dans la datation de certains manuscrits et renvoyons à son article : M. Bockelkamp, 1996.

⁷ Il est certes difficile de se faire une idée exacte de l'organisation interne des cahiers d'extraits au vu des fonds actuels. Rien ne nous permet d'affirmer que l'ordre original n'a pas été modifié par les donateurs ou les conservateurs ultérieurs. Cependant, une analyse des filigranes et des reliures nous permet souvent de reconstituer avec certitude des sous-ensembles homogènes, écrits et conçus par Winckelmann comme des cahiers autonomes.

⁸ Cet éclectisme se manifeste encore très tard. Le vol. 72 des manuscrits de Paris, rédigé à Nöthnitz, en offre un bon exemple.

⁹ Cf. par exemple les vol. 61 et 62 des manuscrits de Paris, consacrés essentiellement à l'art antique et moderne. Nous en livrons une analyse en part. II, chap. 1.

Kunst des Altertums le prouve. Pendant une large partie de son séjour à Nöthnitz, Winckelmann avait rassemblé dans un ordre manifestement aléatoire une multitude de notes concernant l'art antique. Ce n'est qu'en 1756, au moment où commence à germer le projet d'histoire de l'art, qu'apparaissent dans ses cahiers des *Collectanea ad historiam artis* classés selon un ordre précis et sans cesse affiné¹⁰. Le classement des lectures manifeste donc un projet d'écriture. Ainsi, cette bibliothèque manuscrite est plus qu'un inventaire développé de titres. Elle porte déjà, à travers l'empreinte du lecteur, la marque d'un auteur.

Si l'installation en Italie marque l'émergence d'un ordre compilatoire plus rigoureux, elle induit aussi un renversement d'envergure dans l'objet même de ses lectures. Evitant de plus en plus la fréquentation directe des bibliothèques, Winckelmann lit et exploite désormais en premier lieu ses propres compilations, rassemblées pour la plupart durant son séjour en Allemagne. Dans l'économie de son travail, ses recueils de notes font dorénavant figure de bibliothèque autonome. Dans un mouvement spéculaire, il commence à rédiger des extraits de ses propres extraits, selon le modèle déjà évoqué des *Collectanea zu meinem Leben*¹¹. Dès 1756, c'est-à-dire un an après son arrivée à Rome, il entame un catalogue de son propre fonds de manuscrits¹².

Pourquoi copier ?

Cette pratique compilatoire est bien sûr dictée par l'origine sociale de Winckelmann. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, le livre constitue encore une denrée rare et onéreuse, notamment pour ce fils de savetier, devenu, par son acharnement à l'étude, précepteur sans le sou. Il faut voir dans cette bibliothèque privée, faite d'extraits de livres recopiés, le substitut du pauvre, le succédané modeste des bibliothèques somptueuses dont elle est issue. Sans doute ces paramètres sociaux déterminent-ils en partie aussi l'économie des lectures winckelmanniennes. Quelque chose de l'autodidacte affleure dans sa volonté encyclopédique d'appropriation du savoir, dans sa prédilection pour les dictionnaires, les *compendia*, les pandectes. Winckelman parcourt tout le dictionnaire de Bayle.

¹⁰ Pour ces classements, cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 198-233 ; vol. 59, fol. 252-273 ; vol. 69, fol. 43-126. Exemples de rubriques : « de Architectura » ; « Ludi Olympici », etc. (vol. 57, fol. 204 v^o-205)

¹¹ Outre les *Collectanea zu meinem Leben* mentionnés plus haut, on trouve aussi des *collectanea* d'auteurs grecs et latins numérotés de 1 à 237 et manifestement rédigés, en 1767, sur la base de compilations plus anciennes. Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 133-142.

¹² BN All., vol. 73, fol. 46-68 (*Catalogus*). Ce cahier a été vraisemblablement réalisé au début du séjour à Rome, en 1756. L'entreprise est restée inachevée.

Mais par-delà ce déterminisme sociologique immédiat, quelque chose de plus profond s'opère dans le geste du copiste, qui ressortit à l'intimité même du rapport au livre. Pour Winckelmann, comme pour tout tenant de l'art de l'extrait, posséder un livre, ce n'est pas être propriétaire de son objet physique, l'avoir acquis et placé sur un rayon de sa bibliothèque, mais le recopier, le reproduire, le mimer. Le processus d'appropriation matérielle de l'objet n'intervient qu'au terme du long parcours physique de la main sur la page. La preuve la plus convaincante en est d'ailleurs que Winckelmann recopiait dans ses cahiers d'extraits des livres qu'il possédait lui-même¹³. Son rapport au livre présente en réalité une déconcertante ambivalence. S'il apporte à la confection de ses recueils manuscrits un soin de calligraphe, il semble en revanche se désintéresser largement de sa bibliothèque « matérielle ». Winckelmann possédait fort peu de livres imprimés. Entre Halle et Seehausen, il acquiert tout au plus une quinzaine de volumes, dont il se débarrasse d'ailleurs sans chagrin lors de son installation à Nöthnitz¹⁴. On a souvent voulu voir en lui un bibliophile de stricte obédience, enthousiaste à l'idée de manier les plus belles éditions des fonds Büнау ou Passionei et capable de solliciter l'Europe entière pour dénicher quelque édition grecque de la Renaissance¹⁵. Ces témoignages de ferveur bibliophilique — indéniables certes — sont pourtant largement compensés par un tropisme au moins aussi déterminant : le traitement curieusement désinvolte qu'il inflige à l'imprimé. Une lettre de Seehausen nous apprend qu'il macule malencontreusement une page du dictionnaire de Zedler, ce qui lui ferme à jamais la bibliothèque du pasteur Papier, le généreux prêteur¹⁶. On trouve même dans les recueils d'extraits deux pages arrachées à un lexique italien-français-allemand, qui témoignent d'une relation pour le moins peu scrupuleuse à l'objet imprimé¹⁷.

Les bibliothèques allemandes à l'époque des Lumières

Si, donc, Winckelmann consacre à sa bibliothèque manuscrite une attention constante, il en va tout autrement des collections d'imprimés. Son

¹³ C'est notamment le cas de l'*Anthologia Græca* (Vent. in ædibus Aldi, 1521) que Winckelmann possédait dans sa très petite collection de livres et dont il tire néanmoins à Seehausen de longs extraits manuscrits. Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 60, fol. 168-245.

¹⁴ A Seehausen, Winckelmann possédait notamment des ouvrages sur la langue grecque : *Anthologia Græca* (cf. ci-dessus) ; *Pollucis Osnomaticon*, Basil. 1536 ; *Grammatica marchica* (grammaire grecque), Berlin 1730 (cf. WB 77 et 81, lettres à Uden, 24 mai 1751 et 3 mars 1752, vol. 1, p. 105 et 110). A Nöthnitz, il confie à son ami Uden le soin de vendre ses livres restés à Seehausen (cf. WB, vol. 1, p. 89, 92, 95, 98, 110).

¹⁵ WB 58, lettre à Uden, 14 sept. 1748, vol. 1, p. 87 ; WB 165, lettre à Johann Georg Wille, 12 janv. 1757, vol. 1, p. 260 (Homère dans l'édition d'Adrien Turnèbe de 1554). Pour ces témoignages de passion bibliophilique, cf. H. A. Stoll, 1960, p. 12 sq.

¹⁶ WB 33, lettre à Papier (brouillon), début 1746, vol. 1, p. 61-62.

¹⁷ Ms. Winckelmann, BN All., vol. 73, derniers feuillets.

rapport aux bibliothèques « matérielles » a subi, durant son existence, une forte évolution. Pour en comprendre toutes les dimensions, il convient, au préalable, d'esquisser un rapide tableau des bibliothèques allemandes à l'époque de l'*Aufklärung*.

Pendant tout le XVIII^e siècle, on s'accorde généralement à reconnaître que les bibliothèques allemandes, à l'exception de celle de Göttingen, se trouvent dans un état très médiocre, notamment par rapport aux bibliothèques françaises. Friedrich Adolf Ebert, bibliothécaire à la cour de Dresde, trace, dans un traité de 1811 sur le redressement des bibliothèques publiques, un noir tableau de leur déclin au siècle précédent et l'orientaliste Johann David Michaelis, directeur de la bibliothèque de Göttingen, dresse dès 1768 un bilan alarmant de leur indigence : fonds insuffisants, mauvais entretien des livres, médiocre avancement des catalogues, mépris social pour la fonction de bibliothécaire¹⁸. Le lien, si logique en apparence, entre bibliothèque et *Aufklärung*, c'est-à-dire entre l'accès public au livre et le souci programmatique de diffusion du savoir, ne va nullement de soi, si l'on considère l'histoire des fonds et de leur consultation. Aucune bibliothèque de l'époque ne peut être considérée, à proprement parler, comme une « bibliothèque des Lumières », au sens où aucune n'a efficacement pris part à la propagation des connaissances au sein d'un vaste public ni, d'autre part, activement contribué à la diffusion des Lumières européennes¹⁹. Comme les académies, les bibliothèques restent, en Allemagne, des cercles réservés aux érudits, beaucoup plus tournés vers l'achat de livres anciens que vers la production contemporaine²⁰.

Si l'on met à part les sociétés de lecture, les bibliothèques de prêt et autres formes éphémères de collections, les bibliothèques de l'époque se répartissent en trois catégories : les bibliothèques princières, les bibliothèques érudites privées, essentiellement bourgeoises, et les bibliothèques universitaires. En Allemagne, la bibliothèque princière apparaît au XVIII^e siècle comme le vestige remarquable, parce que de plus en plus rare, d'un rapport ancien de l'aristocratie au savoir. L'idéal du prince érudit décline au XVIII^e siècle et, avec lui, la perpétuation des collections de livres. La constitution ou l'entretien d'une bibliothèque ne fait plus partie des

¹⁸ Fr. A. Ebert, 1811, p. 19 ; J. D. Michaelis, 1768, p. 63.

¹⁹ B. Fabian, 1988, p. 3-5 (B. Fabian note que la faculté de théologie de Freiburg s'oppose à l'acquisition de livres de Voltaire) ; Manfred Nagl, 1988 ; W. Arnold (2), 1988, p. 53 (W. Arnold souligne que les œuvres de Christian Wolff et de Jean-Jacques Rousseau sont très peu représentées dans les bibliothèques de la maison Braunschweig-Wolfenbüttel, par exemple).

²⁰ Chr. G. Heyne, responsable de la bibliothèque de Göttingen (la plus grande bibliothèque universitaire allemande de l'époque) ne fait entrer que parcimonieusement les productions contemporaines dans ses listes d'acquisition.

obligations aristocratiques de rang et d'étiquette²¹. Dans leur économie interne, les bibliothèques princières se singularisent par leur intérêt pour l'Antiquité et pour l'histoire — discipline déterminante dans l'apprentissage de l'action politique —, par leur ouverture sur les littératures européennes, notamment française, au détriment très net de la littérature allemande²², et, enfin, par la place secondaire qu'elles ménagent aux sciences naturelles, à la médecine et aux mathématiques. A côté de ces disciplines, la théologie conserve une place importante, essentiellement sous forme de littérature piétiste. Les bibliothèques érudites privées — qui jouent un rôle central, bien que méconnu encore, dans la géographie intellectuelle de l'époque — se distinguent des bibliothèques princières par plusieurs aspects : plus modestes quantitativement, elles octroient une place plus importante au fonds latin, ancien ou moderne, ménagent en revanche un rôle plus limité à la littérature française, accordent systématiquement leur préférence aux ouvrages en langue originale, alors que les bibliothèques princières choisissent souvent les traductions françaises ou allemandes, et, enfin, demeurent fidèles à la tradition des grands formats et des formes longues, *compendia*, *thesaurus* et autres sommes, alors que le goût aristocratique privilégie les formes courtes. Frédéric II tenait les *in-folio* pour la marque irréfutable du « manque de goût » des savants allemands²³. Ce sont sans doute les bibliothèques universitaires qui, entre toutes, se trouvent dans l'état le plus critique tout au long du XVIII^e siècle, comme le souligne Johann David Michaelis à propos de Halle²⁴. Dans cette ville, qui héberge la première université protestante de Prusse, il faudra attendre l'arrivée de Friedrich August Wolf en 1789 pour sortir la bibliothèque universitaire de son état d'indigence. Dans leurs stratégies de nomination professorale, il n'est pas rare que les universités donnent leur préférence à un professeur propriétaire d'une riche bibliothèque, qui permette de combler partiellement les lacunes de la bibliothèque institutionnelle.

Winckelmann et les bibliothèques : évolution du rapport aux imprimés

²¹ W. Arnold cite l'exemple du Landgraf Frédéric II de Hesse qui laissa totalement dépérir sa bibliothèque en la privant des crédits nécessaires et en en confiant la gestion à un directeur incapable, le marquis de Luchet (W. Arnold (2), 1988, p. 41-42). Au sujet de l'abandon du paradigme érudit dans l'aristocratie allemande du XVIII^e siècle, cf. J. Mittelstraß, 1970, p. 97-98.

²² W. Arnold cite le cas extrême de Frédéric II de Prusse, qui ne possédait que très peu de livres allemands dans sa bibliothèque (W. Arnold (2), 1988, p. 53).

²³ B. Krieger, 1914, p. 21. Pour les bibliothèques érudites, cf. P. Raabe, 1988 ; G. Streich, 1977.

²⁴ J. D. Michaelis, 1768, p. 677. G. Frühsorge (1988) note que le rayonnement des universités pendant toute la période semble, à l'exception notoire de Göttingen, totalement indépendant du développement de leur bibliothèque, comme le montre notamment le cas de Halle.

Depuis la petite école de Stendal jusqu'au château de Nöthnitz, Winckelmann a appris à connaître un par un les divers aspects de cette géographie sociale et institutionnelle des bibliothèques allemandes. Ses premiers contacts avec l'univers des bibliothèques datent de l'école de Stendal, petite cité de la Altmark prussienne, qui ne s'est jamais relevée des destructions de la guerre de Trente Ans. A l'issue de l'école primaire, Winckelmann fréquente « l'école latine » (*Lateinschule*) du lieu, dirigée par Esaias Wilhelm Tappert (1666-1738). Dans cette ville en constant déclin depuis un siècle, les bibliothèques sont chose rare. Atteint de cécité progressive, le recteur Tappert fait du jeune Winckelmann son secrétaire et lui confie la gestion de la bibliothèque de l'école, qui tenait dans une petite armoire²⁵. En 1735, à dix-huit ans, Winckelmann quitte le lycée de Stendal et sa modeste bibliothèque pour le prestigieux *Köllnisches Gymnasium* de Berlin, où il passe un an. Peut-être a-t-il pu fréquenter à l'occasion la Bibliothèque Royale de la ville, riche d'environ 50 000 volumes — celle du lycée étant indigente. Après avoir ainsi successivement goûté à la pauvreté des bibliothèques scolaires et, furtivement, à l'opulence des bibliothèques princières, Winckelmann fait à Halle, où il s'inscrit comme étudiant de théologie, l'expérience d'un autre contraste : celui des bibliothèques universitaires et des bibliothèques érudites privées. En 1755, la bibliothèque universitaire de la ville ne comptait encore que 10 000 livres. Lorsque Winckelmann la fréquente, elle n'est ouverte que six heures par semaine. Mais cette indigence n'est que partielle — et institutionnelle. A l'époque où Winckelmann s'y installe, Halle est, avec Leipzig, la ville des bibliothèques privées par excellence. C'est chez le propriétaire de l'une d'entre elles, Johann Peter Ludewig (1668-1743), titulaire d'une chaire de droit et d'histoire à l'université, que Winckelmann occupe en 1740 ses premières fonctions officielles de bibliothécaire²⁶. Après ces bibliothèques universitaires ou érudites, aux collections importantes et à vocation essentiellement publique — même lorsqu'elles sont la propriété d'un seul —, il découvre une forme plus répandue de bibliothèques, aux contours très variables : la petite collection privée. Entre 1740 et 1748, période où il occupe divers postes de précepteur et de maître d'école, beaucoup de ses relations sont en effet dictées par la simple nécessité de se voir prêter des livres. Il commerce avec la famille von Bülow pour accéder à la collection de livres d'histoire et de droit civil du domaine de Falkenberg, avec le pasteur Johann Daniel Steinhardt pour obtenir des commentaires d'auteurs grecs et avec le pasteur Papier, parce qu'il possède la plus grande bibliothèque alentour et notamment le dictionnaire de Zedler. Winckelmann

²⁵ K. Fr. Uden, in : WB 104, vol. 4, p. 167.

²⁶ J. P. Ludewig, propriétaire d'une collection de 15 000 volumes, dépensait en moyenne 40 000 taler par an pour l'achat de ses livres (cf. *Catalogus præstantissimi thesauri librorum... J. P. de Ludewig, cum præfatione C. Wolffii*, 5 vol., Halle 1745). Pour J. P. Ludewig, cf. également notre part. IV, chap. 3.

dépense des trésors d'invention pour composer des formules de requête et de remerciement toujours nouvelles. Son arrivée à Nöthnitz en 1748 comme bibliothécaire de la troisième bibliothèque de Saxe marque l'apogée de ce parcours livresque, en même temps, nous le verrons, qu'un point de rupture crucial.

Le pèlerinage vers le livre

Durant cette période allemande, le motif du pèlerinage vers le livre apparaît donc de façon constante dans la vie de Winckelmann. Comme pour le savant du siècle précédent, chaque lieu est d'abord le séjour d'une bibliothèque. Dans la géographie winckelmannienne, le voyage physique à travers l'Allemagne est avant tout un voyage à travers l'écrit. En 1741, il se rend à pied à Hambourg pour assister à la mise en vente de la bibliothèque de Johann Albrecht Fabricius (1668-1736), mort quelques années auparavant²⁷. Lorsqu'il devient directeur de l'école de Seehausen, il quitte régulièrement la petite ville pour aller lire ou emprunter des livres à la bibliothèque de Halle ou encore, une fois par an, à la foire de Leipzig. Parfois, il parcourt à pied, en une journée et demi, les onze lieues qui le séparent de Magdebourg pour s'enfermer pendant quelques jours dans la salle d'étude de son ami Friedrich Eberhard Boysen²⁸. Ce sont encore les bibliothèques qui déterminent son installation en Saxe en 1748, où il travaille pour le comte de Büнау, puis le voyage à Rome en 1755, où il devient bibliothécaire du cardinal Archinto. Par-delà les changements de pays et les variations d'intérêt, une constante forte se dessine entre le lieu et le livre : pour parcourir la science, Winckelmann traverse l'espace.

Dans cette première partie de son existence se lit partout l'empreinte de modèles intellectuels hérités des siècles précédents : pour Winckelmann, comme pour l'érudit de la période humaniste, c'est moins le livre qui se déplace que son lecteur. L'espace parcouru n'est que la matérialisation géographique de l'arbre des sciences. Traverser un pays, c'est au sens propre, arpenter le savoir. Un épisode livre de cet anachronisme un témoignage significatif. En 1741, Winckelmann décide d'entreprendre un voyage en France, dont l'itinéraire, assez mal connu, est commandé par la géographie des bibliothèques allemandes et françaises. De façon caractéristique, c'est un catalogue de bibliothèque qui lui sert alors de guide²⁹. Le but de ce voyage

²⁷ Cf. K. Fr. Uden, in : WB 104, vol. 4, p. 168. Pour les discussions sur la date exacte de ce voyage, cf. *ibid.*, p. 481. La bibliothèque de Fabricius contenait 32 000 volumes (cf. *Catalogus bibliothecæ J. A. Fabricii*, Hambourg 1737).

²⁸ Cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 116 ; WB 49, lettre à Genzmer, 29 sept. 1747, vol. 1, p. 75-76.

²⁹ Une incertitude subsiste quant à la date exacte de ce voyage. Genzmer (lettre à Ballenstedt, été 1768, in : WB 106, vol. 4, p. 173-174) et Uden (WB 104, vol. 4, p. 168) le situent en 1740, à la fin de ses deux années de théologie à Halle, tandis que J. G. Paalzow

est le cabinet des manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale, dont l'inventaire vient de paraître à Paris. Ce périple s'interrompt à Francfort sur le Main, faute d'argent et en raison de troubles militaires. Anachronique, ce voyage l'est tout d'abord par sa forme, la *peregrinatio academica*, un modèle qui connut un essor important au XVI^e et au XVII^e siècle (notamment en Allemagne et en Hollande), mais fait quelque peu figure de rite intellectuel dépassé au milieu du XVIII^e siècle. A une époque où le livre est moins rare, le pèlerinage vers les bibliothèques étrangères se justifie moins³⁰. Mais autant que par sa forme, ce voyage est aussi anachronique par sa finalité : comme le savant des siècles antérieurs, c'est pour accroître son butin de lectures, pour grossir ses cahiers d'extraits de compilations nouvelles que Winckelmann prend le chemin de Paris. Ces recueils d'extraits seront le trophée de son périple. En 1755 encore, sur le trajet qui le mène de Dresde à Rome, il ne manque pas de s'arrêter dans les bibliothèques des villes traversées (Ratisbone, Augsbourg, Bologne, etc.) pour y consulter et y copier quelque manuscrit précieux³¹. Enfin, cet itinéraire trahit par sa géographie même l'empreinte d'une culture pérégrinatoire ancienne. A l'instar des étudiants allemands et hollandais du XVII^e siècle, c'est Paris qu'il choisit en effet comme but de ce premier voyage avorté. Depuis le siècle classique, la France constitue la destination première du périple académique, en raison de la richesse de ses bibliothèques, de leur facilité d'accès et de la relative modicité de ses droits d'inscription universitaire³². En entamant ce voyage académique, Winckelmann remplit donc toutes les conditions définitives de l'érudit traditionnel dans la cartographie de l'Europe savante.

Bouleversement du modèle érudit : le départ à Rome en 1755

(WB 111, vol. 4, p. 186) le place après le préceptorat de Hadmersleben en 1743. Justi, quant à lui, le situe en automne 1741, ce qui semble être la date la plus vraisemblable (cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 97 sq.). Le catalogue utilisé comme guide de voyage est celui de la bibliothèque van Ryssel à Wittenberg, qui recensait avec la plus grande précision non seulement les ouvrages et leurs auteurs, mais esquissait aussi en diverses planches un *nexus omnis eruditionis* (cf. C. Justi, 1898, vol. 1, p. 97 et lettre de Genzmer à Ballenstedt, été 1768, in : WB 106, vol. 4, p. 174).

³⁰ Pour le modèle de la *peregrinatio erudita* au XVII^e siècle, cf. P. Dibon et Fr. Waquet, 1984, p. 19-35. Pour le voyage savant, on pourra consulter aussi : P. Dibon, 1963 ; U. Fabian, 1977, p. 91-117 ; P. Moraw, 1985.

³¹ Cf. WB 121, lettre à Francke, 7 déc. 1755, vol. 1, p. 189 ; WB 122, lettre à Berendis, 20 déc. 1755, vol. 1, p. 191.

³² Comme le montre Willem Frijhoff (1981, p. 60-61), l'obtention d'un doctorat en France coûte moins cher qu'en Hollande et qu'en Allemagne, ce qui explique la forte présence d'étudiants hollandais et allemands dans les universités de Caen, de Reims et du Val de Loire. Pour cette prédilection pour la France, cf. également : P. Dibon et Fr. Waquet, 1984, p. 13.

Le voyage en Italie marque une rupture profonde avec cette tradition. En 1755, après s'être converti au catholicisme, Winckelmann s'installe à Rome grâce au soutien du cardinal Archinto, qu'il avait rencontré quelques années auparavant à Dresde. Très vite, le choix de cette destination, initialement déterminé par une amitié fortuite, se trouve investi d'une signification symbolique forte : substituer Rome à Paris dans le rôle de capitale savante et inverser par là un tropisme géographique puissant de la République des Lettres. Au cours du XVII^e siècle s'est en effet produit un basculement majeur du monde intellectuel « du midi vers le nord »³³. Le centre de gravité de cette République s'est déplacé vers la partie septentrionale de l'Europe. A la fin du XVII^e siècle, le modèle historiographique dominant conclut à l'inexorable recul des lettres et des sciences italiennes. Comme les empires et les peuples, les sciences ont leurs migrations. Les Egyptiens ont laissé la place aux Grecs qui, à leur tour, ont été supplantés par les Romains. Puis l'Italie l'a cédé à la France. Cette *translatio imperii* s'est doublée d'une *translatio studii*. Lorsque Winckelmann décide de partir pour l'Italie, cette évolution est généralement tenue pour consommée³⁴. L'Italie n'est plus d'abord considérée comme un lieu de production savante, mais plutôt comme une terre de butin. Elle fait figure de déshéritée dans la République des Lettres. Choisir l'Italie contre la France, c'est donc introduire un bouleversement majeur dans le panthéon géographique moderne de l'Europe savante.

Mais c'est aussi, et peut-être plus encore, prendre à revers l'ordre aristocratique de son temps. Le choix de Rome n'est en effet pas dénué de sous-entendus sociologiques forts. Winckelmann refuse de souscrire à la mode aristocratique allemande qui fait de Paris le but primordial du « grand tour » (*Kavalierstour*) et transforme ce voyage en un rite d'éducation mondaine. En Italie, il recherche moins une sociabilité élégante et futile que la découverte de lieux et de personnalités remarquables. Ce refus du voyage mondain se lit jusque dans sa planification chronologique : contre le modèle du voyage bref et itinérant, Winckelmann souligne la nécessité d'un séjour *long* à Rome et patiemment préparé. Avec insistance, il dresse de Rome le portrait d'une ville studieuse. Paris s'oppose à Rome comme la conversation frivole à la science. Winckelmann se plaît à styliser l'antagonisme des deux villes jusque sur le terrain vestimentaire : au chatoiement bariolé des habits

³³ Cf. P. Hazard, 1961, p. 57-79.

³⁴ Pour le panthéon géographique de la République des Lettres, cf. P. Dibon et Fr. Waquet, 1984, p. 33-35 ; H. Bots et Fr. Waquet, 1997, p. 86-90. Les récits de voyages savants en Italie, tels celui de Vossius, de Nicolas Heinsius, du Père Mersenne ou encore de Grovonijs, fournissent, dès le XVII^e siècle, la preuve de ce basculement du sud vers le nord. Et les érudits italiens eux-mêmes, tels Lorenzo Panciatici (1635-1676) ou Ludovico Antonio Muratori (1672-1750), souscrivent à l'idée d'une supériorité « scientifique » française.

parisiens s'oppose l'uniformité du vêtement romain. Rome est une ville toute de noir et de rouge, partagée entre l'austère habit des abbés et la pourpre cardinalice³⁵.

Mais Rome est aussi pour Winckelmann l'occasion d'une autre rupture, plus subreptice et plus profonde, qui touche directement à sa relation aux bibliothèques. Rien n'illustre mieux cette mutation que la mise en regard de son rapport au livre avant et après son départ pour l'Italie. Depuis l'Allemagne, Winckelmann prépare son voyage en érudit. C'est un objectif savant qu'il assigne à son périple : étudier la littérature grecque dans les bibliothèques romaines pour en ramener quelque travail marquant³⁶. Tout, dans les préparatifs immédiats, apparente ce voyage à l'*iter italicum* classique : à Nöthnitz et à Dresde, Winckelmann consigne minutieusement plusieurs récits de voyage savants dans de volumineux cahiers d'extraits³⁷. Comme pour son précédent projet de voyage en France, c'est dans les livres qu'il va chercher la trame de son propre itinéraire. Copiés en bibliothèque, ces extraits ménagent eux-mêmes une place essentielle aux bibliothèques, aux livres, aux manuscrits et aux curiosités savantes. Tout se passe comme si Winckelmann, depuis la bibliothèque de Nöthnitz ou de Dresde, n'envisageait son voyage à Rome que comme une translation érudite vers une autre bibliothèque, située au-delà des Alpes. Les paysages, les notations sensibles, les lieux mondains sont curieusement absents de ces cahiers.

Mais, une fois à Rome, ce rapport aux bibliothèques se modifie. Dans un petit guide de voyage à l'attention de son compatriote Johann Michael Francke, il trace en 1762 la caricature de savants germaniques (allemands et néerlandais), venus à Rome dans l'intention de préparer quelque édition monumentale, mais inutile. Absorbés par leurs « piles de papier noirci », ces érudits — qui ressemblent à s'y méprendre à celui qu'il était quelques années auparavant — traversent la ville en aveugles, à la recherche de textes en réalité dignes de l'oubli éternel³⁸. Le

³⁵ WB 201, lettre à Francke, 4 fév. 1758, vol. 1, p. 260 ; WB 1b, Unterricht für die Deutschen von Rom (brouillon), été 1759, vol. 4, p. 13 ; WB 532, lettre à Usteri, 15 janv. 1763, vol. 2, p. 283 ; Sendschreiben von der Reise eines Liebhabers der Künste nach Rom an Herrn Baron von Riedesel (brouillon, vraisemblablement écrit en été ou en automne 1763), in : KS, p. 203-209 ; WB 851, lettre à Mechel, 12 mars 1767, vol. 3, p. 260.

³⁶ WB, 88, lettre à Berendis, 6 janv. 1753, vol. 1, p. 119 : « La littérature grecque est désormais le seul projet où je puisse me distinguer. Je ne trouve aucun lieu plus approprié que Rome pour développer ces études et, si possible, pour les porter à leur apogée ».

³⁷ Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 74. Parmi les récits consignés, on trouve par exemple des extraits des *Veterum Romanorum Itineraria* de Simler (fol. 31). Pour une plus ample analyse de ces récits de voyage, cf. notre part. IV, chap. 3.

³⁸ J. J. Winckelmann, Sendschreiben von der Reise eines Gelehrten nach Italien und insbesondere nach Rom an Herrn M. Franken (brouillon, vraisemblablement composé en 1762), in : KS, p. 190-193. Winckelmann cite notamment l'exemple de Jacob Philipp d'Orville (1696-1751), numismate et philologue néerlandais, auteur d'une édition

modèle de la *peregrinatio academica* est désormais tourné en ridicule. Rome est pour Winckelmann la ville du savoir incarné, la ville des pierres et des statues qui rendent le savoir livresque caduc. « Rien ne vaut comparé à Rome. (...) Je croyais avoir tout étudié auparavant, et vois-tu, en arrivant ici, lance-t-il à son ami Berendis resté en Allemagne, j'ai compris que je ne savais rien et que tous les hommes de plume (*Skribenten*) sont des sots et des ânes. Ici, je suis devenu plus petit que lorsque je suis entré au service de la bibliothèque Bünau »³⁹. L'expérience de Rome rompt en quelque sorte le lien traditionnel entre le lieu et le livre. Bien sûr, la rupture ne s'est opérée que lentement. Quelque temps encore, Winckelmann continue de fréquenter assidûment les bibliothèques italiennes. Dans les années 1756-1757, il dresse l'inventaire des richesses des bibliothèques romaines⁴⁰. Mais, lorsqu'il se rend à Naples en 1762, il ne ramène de sa brève visite à la bibliothèque arabo-hispanique qu'un seul feuillet de notes⁴¹. C'est avec une mauvaise grâce manifeste qu'il pourvoit désormais ses amis savants en copies de manuscrits rares ou en notes érudites. Accablé par Johann David Michaelis qui lui demande une copie de manuscrits syriens, par Christian Gottlob Heyne qui l'envoie vérifier quelques scholies dans les textes d'Apollonios de Rhode ou encore par Johann Jakob Reiske qui tente d'obtenir par son intermédiaire une collation de manuscrits de Démosthène, Winckelmann s'insurge avec véhémence contre ces usages anciens de la sociabilité savante :

Les hommes de plume de notre nation trouvent le moyen de m'assaillir de lettres auxquelles le diable même n'aurait pas songé. Très récemment, en l'espace d'une seule lettre, l'on m'a envoyé répondre à cent questions. Il me faudrait au moins dix années pour satisfaire des exigences aussi monstrueuses et éhontées. C'est pour cette raison — et pour me préserver à l'avenir — que je ne répons qu'à très peu de lettres venues d'Allemagne.⁴²

Winckelmann refuse dorénavant le rôle de lettré-voyageur dans la République des Lettres. Le symptôme le plus sûr de cette mutation réside dans le dédain nouveau qu'il témoigne pour le métier de bibliothécaire. Lorsque, à la mort du cardinal Archinto, il devient en 1759 bibliothécaire du

volumineuse, mais, selon lui, sans intérêt. Pour cette critique du travail philologique, cf. notre part. IV, chap. 2.

³⁹ WB 167, lettre à Berendis, 29 janv. 1757, vol. 1, p. 266.

⁴⁰ Cf. ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 63-67 (« Nachrichten von der Vatikanischen Bibliothek », « Librerie private di Roma »), fol. 240 (« Nachrichten von den Bibliotheken in Rom ») ; vol. 73, fol. 1-45 v° (descriptions de diverses bibliothèques romaines).

⁴¹ Ms. Winckelmann, BN All., vol. 57, fol. 118 v° (« Ex bibliotheca Arabico-Hispana »).

⁴² WB 764, lettre à Genzmer, 10 mars 1767, vol. 3, p. 167. Pour les requêtes de C. G. Heyne, de J. D. Michaelis, et de J. J. Reiske, cf. WB 686, lettre à C. G. Heyne, 22 déc. 1764, vol. 3, p. 69-72 ; WB 780, lettre à J. D. Michaelis, 12 juil. 1766, vol. 3, p. 184-185 ; WB 917, lettre à J. J. Reiske, 9 déc. 1767, vol. 3, p. 334-335. Pour cette thématique, cf. M. Disselkamp, 1993, p. 130-131.

cardinal Albani, il affiche pour « l'énorme tas de livres » de ce nouveau protecteur — en vérité, l'une des plus riches bibliothèques de Rome — un souverain mépris. Seule l'intéresse, dit-il, sa collection de dessins de Poussin et du Dominiquin⁴³. De même, lorsqu'il est nommé à partir de 1763 secrétaire au département des manuscrits allemands et grecs de la Vaticane, poste dont il aurait rêvé à Dresde, il se félicite avant tout de n'avoir rien à y faire⁴⁴. Les bibliothèques sont significativement absentes du petit guide de Rome qu'il rédige en 1763 pour le baron de Riedesel : il n'y est question que de géographie historique, des sept collines et des trésors architecturaux qu'elles renferment⁴⁵. On est bien loin du modèle de pérégrination académique qui ramenait la découverte d'un pays à l'exploration de ses bibliothèques. Au paradigme du *Bibliotheksreisender*, visiteur de bibliothèque ou plutôt voyageur *en* bibliothèque, qui traverse l'espace comme on parcourt la carte des savoirs, Winckelmann lance désormais cet avertissement :

Le but de tous les travaux et de tous les efforts des savants devrait être d'enseigner le public en général et en particulier. Si ce but ne peut être atteint, alors il faut renoncer au livre et le sacrifier à Latone. Car cette œuvre n'est pas digne de passer à la postérité. Si l'on respecte ce principe, me dira-t-on, un jeune érudit en voyage pourra difficilement se distinguer par les notes qu'il a rassemblées en bibliothèque. Et bien, je le concède : et c'est pour son bien.⁴⁶

Pourquoi cette animosité nouvelle envers les bibliothèques ? D'où vient cet affect anti-érudit ? C'est dans le séjour de Nöthnitz, peu avant son départ pour l'Italie, qu'il faut en chercher la réponse.

La rupture de Nöthnitz

J'ai été très bien reçu ici. La bibliothèque est tout à fait digne d'un prince. Elle comprend non seulement une salle de 40 aunes, mais, en plus, une autre au-dessus, moins haute toutefois que la première. Tous les livres y sont dotés d'une reliure anglaise, même les plus petits ouvrages. (...). Cette bibliothèque possède déjà, dit-on, 34 000 volumes concernant l'*historia litteraria*. Elle recèle également les ouvrages les plus précieux dans le domaine de l'*historia naturalis*, les plus belles descriptions des plus beaux cabinets du monde ; les meilleurs poètes dans toutes les langues ; les éditions les plus belles et les plus variées d'auteurs latins ou grecs ; tous les journaux que l'on puisse imaginer. (...) La bibliothèque du comte de Büнау est, selon moi, plus grande que la bibliothèque royale de Berlin.⁴⁷

⁴³ WB 296, lettre à Wiedewelt, 18 août 1759, vol. 2, p. 22.

⁴⁴ WB 552, lettre à Riedesel, 9 avr. 1763, vol. 2, p. 306. Cf. également WB, vol. 2, p. 308, 310.

⁴⁵ J. J. Winckelmann, Sendschreiben von der Reise eines Liebhabers der Künste nach Rom an Herrn Baron von Riedesel, in : KS, p. 203-209.

⁴⁶ J. J. Winckelmann, Sendschreiben von der Reise eines Gelehrten nach Italien und insbesondere nach Rom an Herrn M. Franken, in : KS, p. 191. Selon W. Rehm, Winckelmann utilise ici Latone pour Leto, qu'il confond avec Lethe, la déesse de l'oubli.

⁴⁷ WB 58, lettre à Uden, 14 sept. 1748, vol. 1, p. 87.

Tel est le compte rendu enthousiaste que Winckelmann livre de son nouveau lieu de travail, la bibliothèque de comte de Bünau à Nöthnitz, près de Dresde, en 1748. Après ses dures années à Seehausen, Nöthnitz lui apparaît comme un endroit paradisiaque, tout entier consacré à son activité favorite, la lecture. Sa vie durant, Winckelmann gardera au comte Heinrich von Bünau (1697-1762) une profonde reconnaissance pour l'avoir sorti de « l'esclavage » et du « martyr scolaire », en faisant de lui son bibliothécaire et son secrétaire, pour un modeste salaire de 80 taler⁴⁸. Pourtant, ces premiers moments d'ivresse passés, les descriptions de Nöthnitz se font moins exaltées. Winckelmann évoque avec une impatience grandissante ses « fastidieuses recherches », la « jalousie » de ses collègues et les précoces « cheveux blancs » que ces désagréments lui procurent. En 1754, il déclare ne rien souhaiter plus que d'interrompre, pour un temps au moins, son travail⁴⁹. Pourquoi ce rapide changement ? Winckelmann, lecteur passionné, aurait-il fini par prendre les bibliothèques en horreur ? En quoi Nöthnitz a-t-il été pour lui l'occasion d'établir un nouveau rapport au livre et plus généralement au savoir ?

Bünau est par bien des aspects l'incarnation d'un modèle aristocratique en déclin : celui du prince érudit. De ses années d'études à Schulpforta, puis à Leipzig, il a gardé le goût des recherches savantes. Dès 1720, il entame une *Teutsche Kayser- und Reichshistorie (Histoire des empereurs et de l'empire allemands)*, dont un premier descriptif paraît en 1722, suivi de quatre volumes entre 1728 et 1743⁵⁰. Parallèlement, il commence à constituer une bibliothèque, qui, essentiellement historique au départ, ne tarde pas à revêtir une dimension universelle⁵¹. Pour gérer ce fonds, il fait appel à un bibliothécaire remarquable, Johann Michael Francke (1717-1775), qui le transforme bientôt en une collection de premier ordre. Vers 1750, la bibliothèque Bünau est la troisième du royaume, après celle du roi de Saxe et celle du comte Heinrich von Brühl, son ennemi personnel. Elle devient une attraction intellectuelle majeure pour les voyageurs de

⁴⁸ WB 95, lettres à Uden, 7 déc. 1749, vol. 1, p. 93 et WB 94, 29 mars 1753, vol. 1, p. 133. On peut mesurer l'aversion de Winckelmann pour toute profession scolaire à ce simple événement : en 1751, il préfère conserver son poste de bibliothécaire à Nöthnitz plutôt que d'accepter celui de directeur du *Gymnasium illustre* à Eisenach, doté d'un salaire de 600 taler par an (WB, 72, lettre à Uden, 18 mars 1751, vol. 1, p. 102).

⁴⁹ WB 62, lettre à Uden, 25 mars 1749, vol. 1, p. 90 ; WB 63, lettres à Uden, 31 août 1749, vol. 1, p. 91 ; WB 65, 7 déc. 1749, vol. 1, p. 94 ; WB 94, lettre à Uden, 29 mars 1753, vol. 1, p. 133 ; WB 98, lettre à Berendis, 6 juil. 1754, vol. 1, p. 143.

⁵⁰ Pour la *Reichshistorie* de Bünau et son influence sur Winckelmann, cf. notre part. IV, chap. 3.

⁵¹ Sur Bünau et sa bibliothèque, cf. Fr. A. Ebert, 1822, p. 73-80 ; Heydenreich, 1878 ; C. Justi, 1898, vol. 1, p. 181-194 ; M. Schurig, 1910 ; W. Schultze, 1933 ; Chr. Alschmer, 1976 ; H. Deckert, 1976 ; G. Heres, 1991, p. 17-51.

passage et pour les érudits de Saxe⁵². Au moment où Winckelmann y travaille, elle est fréquentée par Philipp Daniel Lippert, spécialiste de pierres gravées, Christian Ludwig von Hagedorn, amateur d'art et futur directeur de l'académie des beaux-arts de Dresde, Adam Friedrich Oeser, peintre et collectionneur, ou encore Christian Gottlob Heyne, bibliothécaire de Brühl et philologue. Le début de la guerre de Sept Ans marque un arrêt brutal dans le développement de cette bibliothèque, qui sera finalement achetée par le roi Frédéric-Auguste I^{er} de Saxe⁵³.

L'activité de Winckelmann à Nöthnitz se divise en deux périodes. « Secrétaire scientifique » du comte de Bünau entre 1748 et 1750, il compile pour lui des ouvrages utiles à la rédaction de sa *Teutsche Kayser- und Reichshistorie* ; bibliothécaire entre 1751 et 1754, il collabore à la constitution du catalogue de la bibliothèque. De cette double activité, Winckelmann a tiré deux expériences fondamentales pour son rapport au savoir et pour l'économie de ses lectures.

L'éveil du scepticisme livresque : la Reichshistorie du comte de Bünau et le catalogue Francke

L'historiographie allemande a retenu le comte de Bünau comme un novateur. A cela, avant tout, une raison méthodologique : l'application d'un principe critique rigoureux à toute forme de source écrite. « Je chercherai l'interprétation juste, ou du moins, la plus vraisemblable, annonce l'auteur de la *Reichshistorie*, et j'examinerai les bonnes sources de l'histoire allemande, c'est-à-dire les auteurs anciens, les lettres et autres documents. Mais je ne suivrai pas les auteurs modernes, parce qu'ils ont en partie tiré leur matière des auteurs dont je me sers, et parce qu'ils se sont en partie contentés de les rendre plus confus qu'ils ne l'étaient à l'origine »⁵⁴. Pour Bünau, la tâche de l'historien est de dépouiller l'événement de sa glose interprétative, de prendre à rebours la tradition écrite en privilégiant toujours, par-delà les déformations successives, les sources les plus lointaines. Contre un discours historique corrompu, qui allègue sans prouver

⁵² Dans le récit qu'il fit de sa visite à Nöthnitz le 29 juillet 1750, le voyageur Johann Carl Conrad Oelrichs, historien et juriste de Stettin, souligne le caractère exceptionnel du lieu : J. C. C. Oelrichs, 1782, p. 20-22.

⁵³ L'acquisition de cette bibliothèque par le roi de Saxe en 1764, puis de celle de Brühl en 1768 porta le fonds de la bibliothèque royale de Saxe à 174 000 livres. Francke, qui devint alors bibliothécaire à la bibliothèque royale, procéda à la fusion des trois fonds, refusant la solution de facilité qui aurait été de les laisser coexister séparément. Il entreprend de ranger les livres selon la taxinomie du catalogue Bünau, attribue une nouvelle cote à tous les volumes et élimine les doublets. C'est lui qui réalise le catalogue des 32 000 doublets vendus aux enchères en 1775. 400 000 livres furent détruits à Dresde pendant la Seconde Guerre mondiale, de sorte que — en l'absence du catalogue complet, interrompu après le septième volume — nous n'aurons jamais une idée exacte de la nature du fonds Bünau.

⁵⁴ Cité d'après C. Alschmer, 1976, p. 44.

et se réfère à une tradition écrite sans l'interroger, il affirme la nécessité de soumettre toute pièce au doute systématique. Winckelmann a beaucoup appris du métier d'historien chez Bünau. Il a trouvé dans ses travaux l'esquisse du mouvement, central pour lui, de la recherche historique : le retour à l'origine, au document premier. Cependant, dans un mouvement paradoxal, il a si intimement assimilé sa méthodologie historique qu'il a fini par la rejeter totalement. La critique des sources, au fondement même du travail historique du comte, porte en effet en germe un scepticisme foncier face au livre, un doute radical face à la tradition écrite, une fondamentale *Buchskepsis* qui se retourne *in fine* contre cette conception de l'histoire elle-même. Rien n'illustre mieux ce renversement que les plaintes de Winckelmann à propos des sources concernant Otton II :

Je travaille depuis la Saint Michel sur Otton II. L'enquête est si pénible et si considérable que j'ai besoin de huit à dix jours pour traiter une seule année. Toutes les données de tous les auteurs, aussi bien anciens que récents, doivent être comparées et confrontées les unes avec les autres. Mais les divergences et les inexactitudes de ces diverses sources sont si grandes que l'on ne sait souvent quel parti en tirer. On ne peut que s'étonner de ce que presque aucun des auteurs qui se soient risqués, *post renata studia*, à l'étude de l'histoire allemande ne fournissent des indications exactes, lorsque l'on compare leurs travaux à des informations véridiques. Il faut examiner si les documents et les lettres de l'empereur sont authentiques, et il n'est pas rare de trouver l'indice qu'ils sont frelatés.⁵⁵

En travaillant à la *Reichshistorie*, Winckelmann découvre la vanité du savoir livresque et l'incertitude des sources écrites. Le travail sur les empereurs allemands a non seulement conforté en lui une méfiance naissante face à la science cumulative des *compendia*, mais, plus profondément, il a éveillé ses soupçons quant à la vertu heuristique du livre.

En 1751, Winckelmann se voit confier par le comte de Bünau une nouvelle tâche : la collaboration au catalogue de la bibliothèque, sous la direction de Francke⁵⁶. Plus qu'un simple travail technique de classement et d'indexation, cette activité a joué un rôle central dans la géographie intellectuelle de Winckelmann. Francke fait figure de pionnier dans l'histoire des bibliothèques allemandes⁵⁷. L'œuvre qui lui a valu ce renom

⁵⁵ WB, lettre à Uden, 7 déc. 1749, vol. 1, p. 94.

⁵⁶ Winckelmann y participa pour les domaines de l'histoire allemande, de l'histoire italienne et du droit civil.

⁵⁷ Après des études à Leipzig, où il fréquente Gottsched et Gellert, ce fils de pasteur sacrifie à sa tâche de bibliothécaire toute son activité intellectuelle. Sa traduction de Virgile, dont Gottsched publie une partie en 1757, reste inachevée. Bünau l'institue non seulement responsable de sa collection de livres, mais aussi conseiller et confident. Peu présent à Nöthnitz, il lui délègue une grande partie de ses pouvoirs. Au moment de la mort de son maître, en 1762, Francke lutte pour trouver à sa bibliothèque un acquéreur, afin qu'elle ne soit pas dispersée. Entre Francke et la bibliothèque Bünau se tisse une sorte de lien consubstantiel. Lorsqu'elle devient la propriété du roi de Saxe, il déménage avec elle et

est le catalogue de la bibliothèque Bünau, qu'il publie entre 1750 et 1756⁵⁸. Le début de la guerre de Sept Ans, puis la mort du comte empêchèrent son achèvement. Ce catalogue rompt en plusieurs points avec la tradition. Francke adopte tout d'abord un système de classement thématique précis, pragmatique et flexible, dont les catégories ne correspondent pas aux exigences abstraites des traditionnels « systèmes des sciences » (de Roger Bacon jusqu'à Diderot et d'Alembert), mais à la géographie mentale de l'utilisateur moyen⁵⁹. Il s'agit, en simplifiant les rubriques et en les ordonnant en fonction des intérêts du lecteur, d'accélérer l'utilisation des bibliothèques et donc l'accès au savoir. Par sa taxinomie, Francke est sans nul doute le premier bibliothécaire de l'*Aufklärung*. Mais plus encore que par ses aspects techniques, c'est par son équilibre épistémologique que ce catalogue marque une rupture profonde. Aux catégories académiques traditionnelles : théologie, droit, médecine, philosophie, qui, diffusées en Europe sous le nom de « système français »⁶⁰, présidaient ordinairement au classement des livres, Francke substitue une nouvelle catégorie dominante : l'histoire. De façon caractéristique, c'est à elle qu'il consacre la quasi-totalité des premiers volumes parus, laissant les quatre facultés pour la fin — elles ne furent jamais publiées⁶¹. Avec son catalogue, Francke anticipe et accompagne la lente accession de l'histoire au rang de discipline maîtresse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Allemagne.

Le catalogue de Francke a joué pour Winckelmann un rôle crucial. Il lui a servi d'« index universel des sciences »⁶². Par le rapprochement inédit

devient responsable de la bibliothèque royale augmentée. Sur J. M. Francke, cf. W. Schultze, 1933, p. 52-76 et 87-99 ; H. Henning, 1958 ; E. I. Samurin, 1969, vol. 1, p. 204-210 ; H. Henning, 1976.

⁵⁸ J. M. Francke, *Catalogus bibliothecæ Bunavianæ*, 3 tomes en 7 vol., Lipsiæ 1750-56 : I, 1 (1750), I, 2 (1751), I, 3 (1752) ; II (1753) ; III, 1 (1755), III, 2, 3 (1756). La méthode de Francke a servi de référence en Allemagne jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

⁵⁹ Cf. F. A. Ebert, 1822, p. 89 sq.

⁶⁰ Ce sont les « libraires parisiens » (Gabriel Naudé, Ismael Bouillaud, Jean Garnier, Gabriel Martin, etc.) qui ont assuré la diffusion de cette taxinomie en Europe à partir du XVII^e siècle. Ils n'en sont néanmoins pas les inventeurs. Pour cette classification académique, reposant sur l'ordre des facultés, cf. E. I. Samurin, 1969, vol. 1, p. 153-159, 201-202.

⁶¹ Les tomes concernant la théologie, le droit, la médecine et la philosophie manquaient encore totalement quand la guerre de Sept Ans a éclaté. Le catalogue publié se compose comme suit. Le volume I (*Fontes omnis eruditionis*) contient 3 tomes — tome 1 : auteurs antiques et éditions de la Bible ; tome 2 : histoire des langues, de la littérature, des arts et des sciences ; tome 3 : discours critique sur la littérature. Volume II : *Historia generalis* (géographie, généalogie, chronologie et histoire ancienne). Volume III — 2 tomes, consacrés à l'histoire de l'église ; un troisième tome devait la compléter. Après ces volumes, Francke avait prévu de publier 3 tomes consacrés à l'histoire de l'Europe, auxquels Winckelmann devait participer pour l'Allemagne et l'Italie. Winckelmann acheva les parties concernant le droit civil et l'histoire allemande, commença seulement l'histoire de l'Italie.

⁶² Cf. WB 66, lettre à Uden, 13 janv. 1750, p. 95.

de domaines traditionnellement séparés, il a fait naître dans son esprit l'amorce de tracés nouveaux dans la carte des savoirs. Son élaboration et sa consultation ont non seulement stimulé son intérêt pour l'histoire en général, mais aussi engendré chez lui des catégories intellectuelles nouvelles. C'est notamment le cas de l'histoire des arts, secteur très largement représenté dans le second volume du catalogue (1753)⁶³. En feuilletant cette rubrique, Winckelmann a d'abord pu faire le bilan de l'abondante littérature produite dans ce domaine — beaucoup de ces ouvrages seront cités dans la *Geschichte der Kunst des Altertums*. Mais surtout, il a intériorisé le rapprochement, inédit encore, de catégories jusqu'alors bien distinctes : l'histoire, d'un côté, les beaux-arts, de l'autre. Dans les principaux systèmes classificatoires antérieurs (les *organa* des sciences hérités de la Renaissance ou encore les catégories des libraires parisiens du XVII^e siècle), il était en effet plutôt d'usage de classer peinture, architecture et statuaire soit dans la rubrique des mathématiques, soit dans celle de la théorie du beau. Au milieu du XVIII^e siècle, ranger les beaux-arts sous la catégorie de l'histoire relève d'une nouveauté.

Si ce catalogue a pu fournir à Winckelmann d'importantes stimulations intellectuelles, sa réalisation concrète, en revanche, a contribué à accentuer son rejet naissant du livre. Francke tenait à éditer un catalogue précis : tous les essais, même courts, reliés à la suite de textes plus importants, devaient y figurer, ce qui obligeait ses collaborateurs à compulser chaque livre séparément. Winckelmann ne tarde pas à manifester une nette impatience face à ce labeur. Il se compare à plusieurs reprises à un manouvrier poussant sa « lourde charette » et dissimule mal l'ennui que lui procure cette aride taxinomie⁶⁴. Cette insatisfaction a d'ailleurs été entièrement partagée par Francke qui se plaint amèrement des épreuves « bâclées » et « trop rapides » que lui rend son auxiliaire⁶⁵. En d'autres termes, Winckelmann a été un piètre bibliothécaire.

⁶³ J. M. Francke, tom. II, 1753, p. 527-540 (*Statuæ, gemmæ, picturæ antiquæ*). Egalement, tom. I, 1, 1750, p. 702 sq. (*Historia architecturæ, picturæ, statuariæ*), p. 882-884 (*Descriptiones museorum*).

⁶⁴ WB 88, lettre à Berendis, 6 janv. 1753, vol. 1, p. 122 ; WB 90, lettre à Berendis, 29 janv. 1753, vol. 1, p. 126 ; WB 97, lettre à Bünau, début fév. 1754, vol. 1, p. 140-141.

⁶⁵ Winckelmann s'est contenté de reproduire le titre des ouvrages sans avoir ouvert les livres, sa taxinomie est tout à fait sommaire et, pire encore, il a laissé de côté les petits ouvrages, essais et autres articles, qui font précisément le mérite du catalogue. Cf. Heydenreich, 1878, p. 126 (lettre de Francke à Bünau, 20 déc. 1755, partiellement citée in WB, vol. 1, p. 620). L'agacement de Francke envers Winckelmann se nourrissait en outre du fait que celui-ci emmenait des livres de la bibliothèque dans sa chambre, pour ses travaux personnels (cf. W. Schultze, 1958, p. 290). Ce n'est qu'après avoir quitté Nöthnitz en octobre 1754 que Winckelmann prend, depuis l'Italie, la mesure des mérites de Francke. Il vante à plusieurs reprises les qualités du catalogue au cardinal Passionei et s'emploie à le diffuser à Rome. Lorsque le comte de Bünau meurt en 1762, il aide Francke à trouver un acquéreur et entreprend des tractations avec la bibliothèque de Parme, qui envisageait

La bibliothèque de Nöthnitz a donc joué un rôle central dans la formation intellectuelle de Winckelmann. Formidable pourvoyeuse de livres, elle a fourni non seulement la matière même de sa culture, consciencieusement consignée dans ses cahiers d'extraits, mais aussi les cadres épistémologiques de ses travaux futurs. Par l'économie de ses fonds, par la rencontre singulière de plusieurs champs, elle a fait naître chez lui une intuition historique nouvelle, préparé le projet d'une histoire inédite de l'Antiquité. Mais Nöthnitz a aussi nourri le projet winckelmannien par la négative, en modifiant profondément son rapport au livre. Arrivé plein d'enthousiasme à la bibliothèque en 1748, Winckelmann la quitte en octobre 1754 plein d'un scepticisme nouveau envers les bibliothèques, les *compendia* et les grimoires qu'il avait pourtant si patiemment compulsés. Par son excès même, la fréquentation assidue de la bibliothèque engendre son propre abandon, source à son tour d'une quête scientifique nouvelle. Nöthnitz permet de mesurer le rapport complexe et contradictoire qu'entretiennent chez lui des formes anciennes d'érudition et la recherche d'un nouvel ordre des savoirs.

d'acheter le fonds pour le compte de l'Infante d'Espagne. De son côté, Francke multiplie les bons offices : il rédige l'index de la *Geschichte der Kunst des Altertums*, publie une recension de l'ouvrage en 1764 et rassemble à sa mort les lettres de Winckelmann dans l'intention de les éditer.